AVIS
AUX ARISTOCRATES
du côté droit,
PAR UN DÉMOCRATE
du côté gauche.

MES chers aristocrates j'étois jadis des vôtres, parce que je suis honnête homme, et que je trouve que vos principes sont également fondés en droit et en justice. Ces maudites lanternes dont on vous menaçoit sans cesse m'ont fait peur, parce que je ne suis pas brave, et que je n'ai pas été envoyé par mon bailliage aux *états libres et généraux du royaume* pour lutter contre elles.

Je vous ai abandonné pour me ranger dans le parti des impartiaux. Je n'y suis pas resté longtems, parce que j'ai toujours oui dire qu'il falloit être quelque chose, et que je n'ai pas tardé à

voir qu'ils n'étoient rien. Je me suis ennuyé de n'avoir jamais que des avis dictés par les circonstances. Je me suis fait démocrate, et le club des jacobins a bien voulu me recevoir dans son sein. Je n'y vois qu'exagération, que factions, que cabales. J'aime la liberté, mais je déteste la licence; je respecte mes commettans, quoique la morale de monseigneur l'évêque d'Autun ait prévalu pour nous soustraire à leur empire; ils m'ont dit qu'ils vouloient vivre sous un état monarchique; je vois anéantir la monarchie, et enlever la couronne au monarque; ils sont bons catholiques et moi aussi, et Messieurs les jacobites, par l'organe du grand Martineau, veulent faire de nous des schismatiques et des presbitériens; dieu merci, je ne suis pas encore devenu tout-à-fait scélérat parmi eux; je ne puis rester plus long-tems en pareille compagnie; mais où aller. Je retournerois bien parmi vous, mes chers aristocrates; mais vous êtes aussi par fois trop enragés; et quant à vivre avec des enragés, j'aime autant ceux du côté gauche, puisque j'y suis, que ceux du côté droit, parmi lesquels je ne suis plus. Prenez-y garde au moins, mes chers aristocrates, vous nuisez vous même à votre parti par la manière dont vous vous conduisez. Vous avez une bonne cause à soutenir.



Vous défendez votre roi, votre religion. Vous feriez bien des prosélites, si vous étiez moins exagérés; car bien des gens commencent à être fatigués de la liberté que les démocrates nous ont procurés; mais comment voulez vous en faire; comment pouvez-vous espérer de détromper un peuple séduit, lorsque vos emportemens peuvent donner à croire que la passion et l'esprit de parti vous égarent pareillement.

A quoi servent tous ces cris confus, toutes ces marques d'improbations contre tous ceux qui ne sont pas de votre parti; tous ces murmures, toutes ces demandes d'appel nominal, ou de questions préalables, lorsque vous êtes assurés que tous ces efforts seront rendus inutiles par une majorité toujours despote, et toujours réunie; ils ne sont bons, mes chers aristocrates, qu'à échauffer encore davantage des esprits déja trop aigris; ils fournissent des armes contre vous en vous faisant accuser de vouloir arrêter les délibérations; tout le tems perdu vous est imputé. Le peuple encore égaré croit facilement les torts qu'on veut vous donner; détrompez-le donc en devenant plus modérés; pourquoi si mal recevoir ceux d'entre nous qui veulent par hasard aller siéger de votre côté; je ne puis vous le dissimuler, mes chers

aristocrates; je revenois à vous sans la manière dont vous avez traité l'autre jour les honnêtes Messieurs Reubell, curé de Soupe, Veillard, etc. pensez-vous les ramener avec de pareilles manières. Sont ce là les uniques moyens de persuasion que vous sachiez employer ?...... En vérité j'en rougis pour vous, je ne puis trop vous le répéter.

Tous nos décrets ont entassés autour de nous un monceau de ruines ; elles sont à présent pour ainsi dire impossibles à déblayer; toute construction nouvelle est devenue impraticable. La machine détraquée de la monarchie ne peut se réparer qu'en anéantissant la majeure partie des travaux que nous avons faits, pour n'en laisser subsister que ceux qui détruisoient les véritables abus proscrits par tous nos cahiers. Nous le sentons bien nous même ; mais trop lancés dans une carrière difficile, nous ne pouvons reculer. Revenir sur nos pas seroit trop dangereux pour nous, nous ne pouvons espérer de nous sauver qu'en augmentant encore, s'il est possible, le désordre et la confusion. N'attendez donc rien de toutes vos oppositions ; elles seroient vaines contre notre majorité désespérée. L'opinion publique changée peut seul arrêter les

facheux effets de toutes nos opérations. Les gens honnêtes apprécient déja nos sottises, et commencent à les détester ; la misère ne tardera pas à faire ouvrir les yeux à un peuple dont l'égarement étoit nécessaire aux projets ambitieux de nos démagogues, et malgré les Marat, les Camilles, les Prudhomme, les Garat, et toute la classe méprisable de nos journalistes incendiaires ; tous les yeux seroient déja dessillés si vous ne contribuyez pas vous même ; mes chers aristocrates, à prolonger leurs erreurs par toutes vos fautes et vos imprudences. Que votre Maury se contentant de raisonner, et de défendre vos principes, quitte cet air grenadier qui ne convient ni à sa robe ni à son état; son éloquence est faite pour faire plus d'effet que ses pistolets. Que votre d'Eprémesnil se ressouvienne que jadis il se faisoit écouter avec succès dans l'antique sénat, dont il étoit membre, et qu'il songe qu'il ternit sa réputation en ne parlant jamais qu'au milieu du bruit qu'il augmente toujours par ses conversations tumultueuses et insignifiantes ; que votre vicomte de Mirabeau employant mieux les ressources de son esprit, cherche plutôt à persuader qu'à persifler, qu'il n'abuse pas ainsi que votre Foucauld, des vastes poumons que la nature leur a donné pour faire retentir la salle de cris souvent inutiles, et

toujours nuisibles à vos intérês : enfin, que tous vos roquets subalternes cessent d'aboyer inutilement, à tout propos, qu'ils gardent un silence qu'ils ne devroient jamais chercher à rompre ; s'ils réflechissoient que les éclats de voix dans le tumulte ne sont pas des preuves de mérite et de talens, c'est le vrai moyen de réussir. Imitez tous, mes chers aristocrates, le maintien noble et mesuré du respectable évêque de Clermont, et de tant d'autres qui se conduisent avec la même modération. Défendez tous vos droits avec la mâle éloquence d'un Cazalès ; ne parlez que pour raisonner ; vous fermerez la bouche aux reproches calomnieux dont on vous accable, et que votre conduite peu réflechie semble vous mériter ; votre parti s'augmentera de tous les gens sages égarés par un moment d'erreur, ou comme moi, par la peur de la lanterne ; il en est beaucoup aujourd'hui, parmi vos adversaires, qui pensent comme vous. Les principes vous les rameneroient, si le tumulte que vous vous permettez ne les épouvantoit pas ; laissez les enragés se consommer eux-même, leurs sottises seront votre salut et celui de la patrie ; plus ils en feront et plutôt leur ouvrage sera détruit ; laissez les parler sans les interrompre continuellement par vos huées et par vos cris ; les mettre dans le cas d'être écoutés ;

c'est le plus sûr moyen de les perdre, c'est la façon la plus infaillible pour faire retourner contre eux l'opinion égarée depuis trop long-tems en leur faveur; que votre clergé, sur-tout, garde le plus profond silence. qu'il ne prenne aucune part à des délibérations ou a des discussions qui n'ont pour objet que de les dépouiller injustement, ou de les rendre criminellement ridicules. Conduisez-vous ainsi, mes chers aristocrates, c'est tout ce que les jacobites redoutent de votre part; vous les déconcerterez par votre silence, et votre modération; cessez de vous reposer sur votre probité et sur votre fermeté; devenez enfin plus politiques; c'est un conseil que je crois devoir vous donner, profitez en, sinon en prolongeant l'erreur du peuple et nos sottises, vous vous perdrez vous même et vous entraînerez dans votre chûte, la monarchie, le roi, et la religion même que vous cherchez à sauver des malheurs qui les menacent.
